Donald Aubert

Il y a cinquante ans, en 1968, décédait à Zürich Donald Aubert de Derrière-la-Côte. Cette personnalité discrète et pourtant remarquable, mérite que l'on se souvienne de lui.

Donald Aubert était né Derrière-la-Côte, fils du couple Samuel et Nelly Aubert-Le Coultre qui eut trois enfants, deux garçons et une fille. Le père était petit industriel qui avait sans doute racheté en son temps la maison et l'entreprise Magnenat. On lui disait Le Tram. Pour la simple raison que ce grand rêveur avait imaginé que l'on puisse joindre sa région « isolée » de Derrière-la-Côte directement à la capitale, on parle ici du Sentier, par un tel moyen. L'idée, énoncée au Conseil communal du Chenit, qui n'avait fait probablement que sourire l'ensemble des conseillers sans qu'il en résulte naturellement une solution concrète à ce problème de liaison, lui avait valu ce surnom pour le moins étonnant.

Revenant à Donald Aubert, celui-ci avait pu suivre ses classes en primaire puis au Collège industriel du Chenit. On ne sait rien de la suite de son parcours, simplement qu'il « échoua » finalement sur les bords de la Limmat pour y trouver un travail dans une administration quelconque et y fonder une famille.

Voilà donc l'un de plus parmi les mille, deux mille ou trois mille combiers expatriés hors de nos frontières jurassiennes. Et il n'envisageait guère de retour en arrière pour se réinstaller en sa Vallée de manière définitive. Ce qui ne l'empêchait pas d'y revenir quelques fois, ne serait-ce pour se replonger dans cette paisible ambiance de Derrière-la-Côte et revoir ses vieux parents.

C'aurait pu être là l'une de ces nombreuses destinées dont le futur ne se souviendrait pas. Ce ne fut pas le cas, car Donald avait ceci de particulier, que tout en habitant et travaillant à Zürich, il ne pouvait pas oublier sa terre natale, et que surtout il lui vouait un culte pour dire absolu. C'est pour cette raison qu'il se mit à s'intéresser à son histoire passée, et que pour mieux connaître celle-ci, se prit à collectionner tout ce qui avait pu paraître à son égard au fil des siècles. En un premier temps, afin de cibler ses recherches, il fréquenta assidument la bibliothèque la plus proche, celle universitaire de Zürich. Il devait tôt élargir son rayon en visitant régulièrement la bibliothèque nationale puis la bibliothèque cantonale universitaire de Lausanne. Il est certain aussi qu'il put compulser les ouvrages historiques propres à la Vallée de Joux, on ignore leur nombre, à la bibliothèque du Sentier.

Et ces recherches, auxquelles il consacrait une part importante de ses loisirs, peut-être au grand dam de sa famille, toute passion a son prix, devaient lui ouvrir des portes, lui tracer des pistes. Qui seraient celles devant lui permettre de constituer une monumentale bibliothèque combière à domicile. Pour cela il photocopia – c'était le début des photocopieuses – il acheta, on lui donna, bref, on ne sait par quelles astuces notre bibliophile put acquérir la formidable collection que bientôt il allait posséder. Mais jamais satisfait quand même,

toujours à la recherche des ouvrages qu'il avait pu consulter en bibliothèque et dont il ne disposait pas encore.

Une méthode pour arriver à ses fins, les échanges. Ainsi proposait-il à ses correspondants que l'on suppose nombreux, deux listes sur papier pelure d'oignon de différentes couleurs, surtout le vert et le jaune, impeccablement tapées à la machine. L'une avait trait aux ouvrages qu'il recherchait, l'autre était ceux qu'il vous proposait. Ces derniers étaient soit constitués d'originaux, des doubles ou des triples, soit des confections personnelles réalisées à l'aide des photocopies qu'il avait commandées dans les bibliothèques ou faites dans quelque officine de l'époque, copies qu'il découpait, collait sur feuilles et enfin donnait à relier de manière à obtenir de petits ouvrages fort sympathique que même parfois il plaçait dans un cartonnage de même couleur que la couverture. Du travail d'un soin parfait qui dénotait la méticulosité quasi proverbiale de notre exilé.

Donald Aubert ainsi s'était constitué un réseau de correspondants grâce auxquels il put accélérer la constitution de sa bibliothèque. Il n'avait à l'époque que trente-cinq ans environ, et ce qu'il comptait faire de toute cette matière, c'est la réalisation d'une vaste et complète histoire de la Vallée de Joux. Mais néanmoins il n'avait pas encore déterminé l'époque imaginée heureuse où il mettrait en chantier un aussi vaste projet.

Notre collectionneur était donc devenu ce qu'on appelle un érudit. Il s'intéressait non seulement aux ouvrages anciens ou modernes traitant de sa région natale, mais aux articles qui avaient paru à son sujet, aux collections anciennes de la Feuille d'avis de la Vallée de Joux, aux gravures, aux photos, aux affiches, aux cartes postales, bref, à toute matière qui pourrait éclairer un jour tel ou tel pan de ce passé local qu'il ne voyait plus que de manière fascinante.

Il en était à ce stade quand nous nous connûmes. Il est probable qu'une annonce dans le journal local m'avait intéressé, alors que je nageais de même dans l'histoire de la Vallée de Joux, et que c'est par cette voie que je pus prendre contact avec DAZ ou Dazur la Vallée ou encore Jadis Combe, car c'est de cette manière que l'homme signait les articles qu'il proposait à la FAVJ. Papiers traitant d'un sujet historique, détaillant par exemple la collection de vieilles gravures de la Bibliothèque universitaire de Zürich, ou proposant un conte à la manière de chez nous. A cet égard il faut signaler que Donald Aubert était une plume particulièrement avisée et qu'il ne fait aucun doute que ses écrits historiques futurs auraient été d'une parfaite bienfacture. Des contes qui sont reproduits pour l'essentiel aujourd'hui sur le site histoirevalleedejoux.ch

Donald Aubert, se rendant compte qu'il avait affaire avec moi à un autre passionné de son genre, profita de l'une de ses escapades pour venir me trouver. Cette première rencontre fut grandissime. Car les deux, d'amblée, nous nous montâmes le bourrichon au sujet de cent projets à venir, voyant s'ouvrir devant nous un passé merveilleux dans lequel nous pourrions pénétrer pour n'en plus

ressortir. L'avenir, avec de telles ambitions et de tels projets, était lumineux. Et toute nouvelle rencontre se devrait d'être fructueuse, car bien entendu cette histoire si vaste de la Vallée de Joux ne serait pas traitée en moins de dix volumes !

Bientôt aussi je rendis visite à Donald Aubert en son domicile de Derrière-la-Côte. J'y fis la connaissance de ses parent, le Tram, homme très réservé certes, que d'aucun qualifiait à tort de bourru voire de misanthrope, mais cultivé et intéressant, et son épouse, Nelly, qui n'avait pas la langue dans sa poche et dont la participation active à nos conversations n'était pas loin d'être envahissante. Mais dame au demeurant sympathique et très attachante. Et deux personnages un brin pathétique dans leur petite usine désormais à l'arrêt, que je devais retrouver de nombreuses fois plus tard pour évoquer le cher fils disparu et pour traiter de sa collection qui avait repris le chemin de la Vallée, sa famille n'ayant pas eu le désir de la garder à Zürich.

En ce qui était donc notre deuxième rencontre, nous étions montés à la petite cabane que la famille possédait sur le pâturage de la Jaique. Un coin tout à fait perdu, là-haut, sur territoire français. Cette petite demeure avait été très bien aménagée. Donald Aubert me l'avait faite visiter. J'avais à cette occasion pu découvrir la chambre du haut où demeurait la bibliothèque des Noisetiers, car tel était le nom de ce refuge pour cénobite. Un ensemble de livres dont il avait soigneusement établi la liste sur un petit carnet. C'est dire une nouvelle fois la méticulosité de notre bibliophile qui ne faisait rien de manière superficielle.

Nous avions naturellement mangé en cette cabane que je ne devais jamais revoir. Un petit coup de rouge ou de blanc avait certainement du nous éclaircir les idées, et surtout, pour nous, les deux « folos », nous permettre de nous envoler mieux encore dans le royaume enchanté de la recherche et de l'histoire. Puis nous étions allés voir un chemin qui se dirigeait plein nord-ouest, sur France donc, et avec lequel le Tram pensait pouvoir rejoindre plus tard la cabane avec un véhicule. Il y avait travaillé dimanche après dimanche pendant des années. Son obstination est à souligner.

Hélas, très tôt après ces deux rencontres, les seules, Donald Aubert devait décéder. J'ignore le type de maladie qui l'avait emporté. La nouvelle me fut apportée sans doute par ses parents. Quel choc ! Ainsi donc tous nos rêves de collaboration s'écroulaient. Et l'homme qui nous quittait, ne pourrait pas être remplacé, j'en avais la parfaite certitude.

Il fallut donc poursuivre dans le domaine de l'histoire sans Donald Aubert, mais accompagné néanmoins désormais par ces grands auteurs qu'il avait aimé et qui nous fournissaient l'essentiel de nos informations : le juge Nicole, Lucien Reymond, René Meylan, Auguste Piguet.

La collection de Donald Aubert ayant été rapatriée à la Vallée pour être déposée chez ses parents j'eus non seulement l'occasion de la consulter mais aussi d'emprunter certains ouvrages ou documents que je photocopiais à domicile, ayant acheté une machine propre à cette opération, l'une des toutes

premières et qui malheureusement n'offrait que des photocopies de qualité plus que moyenne. Néanmoins et malgré tout, ces milliers de feuilles me permettraient de reconstituer à domicilie quasiment l'entier de la collection de Donald Aubert. Je procédais par lots. A chaque fois je restituais les ouvrages prêtés et j'en empruntais d'autres. La confiance entre le vieux couple Aubert et moi-même était totale. C'est d'ailleurs toujours en ces occasions que je retrouvais ces deux personnages un peu pathétiques dans leur maison à l'ancienne où, à l'étage, l'atelier qui ne servait plus, n'avait pas vu le déplacement d'une seule machine ni d'un seul outil. On buvait le thé, on discourait de notre région. Mme Aubert prenait souvent la parole tandis que son mari était là, discret et même par moments un peu absent déjà, les yeux dans le vague ou fixés sur tel ou tel objets avec une résignation mélancolique.

Et quand je rentrais à la maison avec mon nouveau lot d'anciennetés, ébloui plus que je ne saurais le dire – j'avais le passé de la Vallée entre les mains -, je recommençais aussitôt mes travaux de copie qui allaient me dévorer beaucoup de mon temps. Mais c'était là la rançon à payer pour enrichir une bibliothèque combière à son tour digne de ce nom.

M. Aubert devait décéder bientôt. La maison fut vendue à M. Fritz Dennler. Mme Aubert quant à elle échoua au Petit-Bois, maison de retraite sur Aubonne. Entretemps la gestion de la collection de Donald Aubert me fut confiée, marque de confiance qui m'émeut encore aujourd'hui.

Je fus longtemps à me poser la question : qu'en faire. Le Patrimoine existait déjà. Cependant il ne me semblait pas que cette association fut suffisamment solide et pérenne pour que j'ose lui confier l'ensemble de la collection. Je résolus donc le dilemme de la manière suivante : l'essentiel du fonds serait déposé aux ACV, et les doubles, nombreux, offerts au Patrimoine de la Vallée de Joux.

Telle est toujours la situation actuelle. Quelques rares triples échouèrent dans ma collection personnelle. Ceux-ci pour témoigner de ce souci de perfectionnisme qu'eut toujours Donald Aubert – on n'est pas d'un pays d'horloger pour rien. Par ailleurs ces quelques ouvrages qui rejoindront tous un jour ou l'autre les archives du Patrimoine, me rappellent cette ancienne, courte mais si fructueuse amitié. Il n'est pas interdit de penser que les Editions Le Pèlerin doivent leur origine à cette première collection.